54 (3

FAIS LA COUR A MA FEMME

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANT

PAR

M. FRÉDÉRICK LEMAITRE fils.

eprésentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 29 décembre 1850.







Distribution de la pièce.

: COMTE LUCIEN DE VERNEUIL, colonel de hussards. . . . . MM.	Gouget.
ıATOLE DE SYMPHOR.	Francisque.
.ROLINE DE SYMPHOR, comtesse de Verneuil. . . Mesd.	Fréneix.
)SETTE.	Lagrange.
ı DOMESTIQUE.	Obry.

La scène se passe à Paris chez madame de Verneuil.

FAIS LA COUR A MA FEMME.



Le théâtre représente le boudoir de madame de Verneuil. — Au fond, porte à deux battants. — Portes latérales avec portières. — A droite, une toilette, devant laquelle Caroline est assise au lever du rideau. — A gauche une cheminée, près de laquelle est un divan. Chaises, fauteuils. etc.

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, ROSETTE.

CAROLINE.

Eh bien, Rosette, que dis-tu de cette coiffure ?

ROSETTE.

Elle vous va à ravir...

CAROLINE.

La poudre peut-être ferait mieux que ces cheveux relevés ainsi ?...

ROSETTE.

Non, Madame, restez telle que vous êtes, et vous ferez ce soir, croyez-moi, bien des envieuses.

CAROLINE.

Vrai ?...

ROSETTE.

Votre miroir ne vous le dit-il pas ?

CAROLINE.

Oui... mais il ment peut-être !...

ROSETTE.

Croirez-vous plutôt monsieur le comte de Verneuil, lorsqu'il vous dira comme moi ?

CAROLINE.

Folle... penses-tu donc que ce soit pour lui que je me pare ainsi ?... Il ne doit même pas aller à cette soirée...

ROSETTE.

Ce n'est pas une raison...

CAROLINE.

Et quand il y viendrait... il ne me parle jamais...

ROSETTE.

Un mari qui ne parle pas à sa femme... enfin... mais il vous regarde, au moins...

CAROLINE.

Oui... il me regarde, et les trois fois où je le revis...

ROSETTE.

Ah ! vous le revîtes trois fois ?...

CAROLINE.

Oui... la première, ce fut au bal, puis à l'Opéra, et la troi-

sième fois, à l'église. — Au bal, il ne dansait pas... à l'Opéra, il n'écoutait pas... à l'église... à l'église... il priait... et cela tout en me regardant comme s'il eût voulu me demander pardon... mais il ne me parla pas encore....

SCENE II.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

(*Le domestique entre tenant à la main une lettre qu'il remet à Caroline.*

LE DOMESTIQUE.

Dans une heure, Madame, on viendra chercher la réponse à cette lettre.

CAROLINE.

Donnez. (*L'ouvrant.*) De Lucien!... Enfin, il est à moi... (*Après avoir lu.*) C'est bien, lorsque monsieur le comte de Verneuil se présentera, vous l'introduirez ici. (*Le domestique sort. A Rosette en la voyant sourire.*) Qui te fait donc sourire ainsi?...

ROSETTE.

Votre émotion, Madame, en lisant cette lettre...

CAROLINE.

Que soupçonnes-tu donc?

ROSETTE.

Cette lettre n'est-elle pas de monsieur Lucien de Verneuil?...

CAROLINE.

Eh bien?

ROSETTE.

Eh bien! ne vous écrit-il pas, ce qu'au bal, à l'Opéra... à l'église, il n'osa pas vous dire... et ne vous fait-il pas enfin quelques protestations d'amour, auxquelles vous avez la faiblesse d'ajouter foi!...

CAROLINE.

La faiblesse!... oui, tu as peut-être raison.

ROSETTE.

Raison!.. oui, Madame. Tenez, au risque de vous déplaire, je veux vous parler franchement... Je ne vous reconnais plus... vous si fière et dont j'avais cru le cœur insensible, vous voilà devenue amoureuse... oui, vous aimez... et qui? votre mari!... Votre mari encore, mérite-t-il ce nom?.. Un ingrat, qui vous a méconnue... car est-il un exemple d'une telle perfidie... faire pendant six mois la cour à une jolie femme, afin de l'épouser, et tout cela pour la quitter le jour même de son mariage...

CAROLINE.

Un ordre du ministre lui signifiait, tu le sais, qu'il avait à partir le soir même pour l'Italie.

ROSETTE.

Oui, et c'est pour cela qu'au lieu d'emmener sa femme, il a préféré enlever la fiancée de votre cousin... en campagne, une maîtresse est moins embarrassante qu'une femme légitime...

Et maintenant, parce qu'il vous a revue, qu'il vous a dit qu'il vous aimait, le menteur!... vous voulez lui pardonner!... Allons, Madame, un peu de raison... si les hommes se laissent si facilement vaincre par l'amour, et quittent une femme pour une autre, comme le papillon quitte une fleur pour aller se brûler les ailes à la chandelle!... la femme qui, dit-on, ne doit aimer qu'une fois dans sa vie!... doit bien réfléchir avant que de faire un choix, et, si vous revenez, n'en ayez jamais l'air! croyez-moi, c'est par la coquetterie que l'on se fait aimer.

AIR de *Téniers.*

Pour satisfaire un caprice, un coup d' tête,
Ils tromp' leur femm', leur ami sans raison,
Sans que pour c'la la crainte les arrête
D'un coup d'épée ou mêm' de la prison.
Mais chacun d'eux serait un peu plus sage,
Et tous craindraient bien plus la punition,
Si dans ce cas l'on avait pour usage,
D' leur infliger le supplic' du talion. (*Bis.*)

CAROLINE.

Mais vous en parlez bien à votre aise!... et venez jouer ici le rôle des Frontin et des Lisette!.. Au maître libertin, le valet, plus mauvais sujet encore, fait la morale.

ROSETTE.

Pardonnez-moi, Madame.

CAROLINE.

Je ne t'en veux pas... et je t'avoue même ma faiblesse... Que veux-tu?... je l'aime toujours, et malgré tous ses torts, je ne puis rester sans le voir... car cette fois, je crois qu'il m'aime vraiment.

ROSETTE.

Prenez garde, Madame, de vous tromper une seconde fois... Vous parliez de vous venger... qui vous retient donc maintenant?

CAROLINE.

Et peut-on dire que l'on se venge, quand on se rend soi-même plus malheureux que la victime que l'on veut faire... Je suis femme, et suis faible avant tout...

AIR de *Tradita.*

Sans amour, une femme, est la fleur qui succombe
Sans un seul rayon de soleil. — Et que brisa
L'aile de la colombe
Qui s'élança!
Respectez donc toujours, respectez son caprice,
Alors qu'elle pardonne à l'époux moins constant

Que la feuille qui glisse
Sur les ailes du vent !

Mais je suivrai ton conseil, il ne s'apercevra de mon amour que lorsque je serai bien sûre du sien, qu'après l'avoir fait passer par tous les tourments que lui m'a fait souffrir... Et, pour cela, pour exciter sa jalousie, la fatuité de mon cousin me sert à merveille.

ROSETTE.

Mais ne craignez-vous pas la colère de monsieur Anatole, s'il vient à apprendre que vous vous jouez ainsi de lui? Heureusement qu'il croit tout ce que vous lui dites!...

CAROLINE.

Que ne croirait-il pas?... D'ailleurs, il doit être habitué à ces sortes de choses, n'est-ce pas le dixième mariage qu'il manque?... Allons, je me charge de le faire réussir dans sa onzième tentative.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Anatole de Symphor.

CAROLINE.

Ah! laisse-nous. (*Rosette et le domestique sortent.*)

SCENE III.

CAROLINE, ANATOLE.

ANATOLE.

Comment se porte ce soir la belle comtesse de Verneuil?... madame de Symphor, bientôt je l'espère... car notre mariage...

CAROLINE.

Notre mariage... vous y pensez encore, mon cousin?...

ANATOLE.

Encore!... Croyez-vous donc que depuis hier l'espoir de mon bonheur ait pu m'abandonner?

CAROLINE.

Depuis hier... En effet, tous les jours vous me parlez de votre amour!...

ANATOLE.

Cet amour vous déplairait-il, et serais-je le seul à désirer la réalisation de ce rêve?

CAROLINE.

J'hésite beaucoup, mon cousin, je vous l'avoue, à contracter un nouveau mariage... car l'expérience acquise par mon premier est venu détruire chez moi toutes les illusions d'une jeune fille qui, pour la première fois, entend vibrer ce mot à son oreille, le mariage!... J'étais jeune alors, je n'avais pas souffert, et j'espérais encore... car la jeunesse, sans espoir dans l'avenir, c'est la vieillesse sans souvenir du passé...

ANATOLE.

Quel langage, Caroline... et pourquoi cette résolution !... Jusqu'à ce jour pourtant, vous m'avez laissé vous parler de cet amour !... et, loin de chercher à m'en détourner, vous sembliez me répondre : Aimez-moi ! Votre sourire semblait me dire : Espérez !

CAROLINE.

Il est vrai !... Mais, croyez-moi, mon cousin, vous feriez beaucoup mieux de renoncer à moi, et d'adresser vos vœux à quelqu'autre belle !...

ANATOLE.

Mais c'est vous seule que j'aime !

CAROLINE.

Et si je ne vous aime pas, moi?

ANATOLE.

Vous m'aimerez plus tard !...

CAROLINE.

Attendez alors!...

ANATOLE.

Ah ! permettez, belle cousine... Voilà déjà un an que je vis dans cette espérance, et chaque fois que mon cœur se hasarde à vous demander si cet amour tant promis est enfin arrivé, vous me répondez toujours : Attendez !... C'est qu'il ne viendra pas ainsi... Attendre est un mauvais moyen !... tandis qu'une fois ma femme, vous éprouverez peut-être pour votre époux... ce sentiment que vous n'avez pas encore pour votre cousin... et en échange des dons qui échoient aux maris...

CAROLINE.

Que m'accordez-vous?

ANATOLE.

Mon amour ! et l'application de l'article 213 du code, qui dit : Le mari doit être...

CAROLINE.

Quoi?

ANATOLE.

Protecteur de sa femme !...

CAROLINE.

Mais si, une fois mariés, cet amour !... ne vient pas...

ANATOLE.

Il ne peut manquer de venir !

CAROLINE.

Nous entendrons-nous bien?

ANATOLE.

Pouvez-vous en douter ?

CAROLINE.

Ah ! c'est que je suis d'un très-mauvais caractère, je vous en préviens... je suis capricieuse.

ANATOLE.

Comme toutes les jolies femmes.

CAROLINE.

Il faut que l'on me cède en tout point!

ANATOLE.

Tout vous obéira.

CAROLINE.

J'aime le luxe, les bals, les fêtes!...

ANATOLE.

Vous éclipserez toutes les femmes de Paris.

CAROLINE.

Je suis coquette, et j'aime que l'on me dise que je suis jolie... n'en serez-vous pas jaloux?

ANATOLE.

Non! je ne vous contredirai en rien, et serai votre esclave.

CAROLINE.

Alors nous ferons un très-mauvais ménage, Monsieur; un mari doit être jaloux de sa femme, et rester le maître chez lui.

ANATOLE.

Eh bien! je serai le maître, je vous commanderai, il faudra que l'on m'obéisse... et puisque vous le voulez, nous appliquerons l'article 213 qui dit : La femme doit être soumise à son mari.

CAROLINE.

Mais du tout, Monsieur, mais je ne veux pas d'un tyran, d'un despote... Vous voyez bien que nous ne pourrons pas nous entendre... vous ne me comprenez pas.

ANATOLE.

Mon Dieu! vous me formerez!

CAROLINE.

Vous m'aimerez malgré tous ces défauts.

ANATOLE.

Tous vous rendent plus jolie encore.

AIR : *Quel vilain temps, mon Dieu!*

Il faut pour vivre heureux
Ici-bas être deux,
Il faut le mariage,
Car ce vœu pour le ciel,
D'un amour éternel,
Seul est l'unique gage.

CAROLINE.

Il faut m'aimer,
M'adorer, me charmer,
Et me donner son âme.

ANATOLE.

Vous pourrez voir
Que je sais le devoir
D'un mari pour sa femme!...

CAROLINE.

Mais si jamais un jour,
J'oubliais votre amour,
Qu'un autre que vous...

ANATOLE.

Diable!
Je tuerais!...

CAROLINE.

Mon cousin!

ANATOLE.

Certes! je le crois bien!
Un pareil misérable!...
Mais votre époux,
Ne doit pas près de vous
Craindre cette menace,
Car un mari
Par vous est à l'abri
D'une telle disgrâce.

ENSEMBLE.

Il faut pour vivre heureux, etc.

CAROLINE.

Que répondre?... Il faut bien se rendre.

ANATOLE.

Vous consentez?

CAROLINE.

A une condition cependant...

ANATOLE.

Laquelle?

CAROLINE.

Vous savez, sans doute, que monsieur de Verneuil est à Paris.

ANATOLE.

Du tout...

CAROLINE.

Comment?...

ANATOLE.

Du tout... du tout... Tenez, justement un journal que j'ai là en parle... Oui, le régiment dont Lucien fait partie, a été, il y a quelques jours, taillé en pièces par les Autrichiens...

CAROLINE.

Quel est donc ce journal?

ANATOLE.

Celui d'aujourd'hui...

CAROLINE, *prenant un journal qui est sur le divan.*

Celui d'aujourd'hui, le voici...

ANATOLE, *regardant la date du journal qu'il tient.*

Ah! c'est celui d'hier...

CAROLINE.

C'est cela... car celui d'aujourd'hui dément au contraire cette nouvelle.

ANATOLE.

Bah!...

CAROLINE.

Oui... et vous ne devineriez pas le nom du jeune commandant qui, après avoir rallié ses soldats, et fait, à son tour, plier les Autrichiens, reçut du premier consul lui-même le titre de colonel...

ANATOLE.

Mon Dieu, non, je ne devine pas du tout...

CAROLINE.

Ce fut monsieur le comte de Verneuil.

ANATOLE.

Lucien... vraiment?... Ah! ce cher Lucien... L'un des deux journaux se sera trompé... mais lequel?...

CAROLINE.

Celui d'hier.

ANATOLE.

Vous croyez? Ah! après cela, c'est possible...

CAROLINE.

D'autant plus que voici qui m'affirme, que celui d'aujourd'hui a dit la vérité.

ANATOLE.

Qu'est-ce?

CAROLINE.

Une lettre de Lucien.

ANATOLE.

Lucien vous a écrit?

CAROLINE.

Pour me demander un moment d'entretien.

ANATOLE.

Il est donc ici?...

CAROLINE.

Oui...

ANATOLE.

Eh bien! en quoi Lucien pourrait-il mettre obstacle à mon bonheur?... Il est vrai que vous l'aimiez autrefois!... Faut-il donc toujours le regarder comme un rival?

CAROLINE.

Ah! quelle folie!... Aimer un homme qui n'a reculé devant rien pour se séparer de moi... y pensez-vous?... Non... non... mais soit caprice, soit souvenir du passé, ou même encore quelque nouveau mensonge... toujours est-il, que Lucien dit m'aimer.

ANATOLE.

Eh bien! Lucien, je pense, se berce d'un fol espoir, à moins, cependant, que votre cœur n'ait encore fait un choix.

CAROLINE.

Un choix! oh! mon choix depuis longtemps est fait!... mais il faut... pour que je sois votre femme...

ANATOLE.

Parlez!

CAROLINE.

Que, par quelque adroit détour, vous sondiez un peu le cœur de Lucien!...

ANATOLE.

Et pourquoi?

CAROLINE.

Je vous en prie.

ANATOLE.

Vous y tenez donc?...

CAROLINE.

Beaucoup!

ANATOLE.

Eh bien! je le ferai pour vous plaire... Mais ne voyez-vous pas que l'amour-propre seul parle chez lui; croire qu'il peut être encore aimé... après avoir quitté une femme jeune et belle... et pour qui encore... pour fuir avec...

CAROLINE.

Votre neuvième femme... Oui, la conduite de monsieur de Verneuil me fait un devoir de ne plus l'écouter, et je vous prie de me servir d'interprète auprès de lui, afin de l'engager à cesser toute démarche qui pourrait le faire espérer.

ANATOLE.

Vous ne pouviez, cousine, choisir de meilleur interprète.

CAROLINE.

Voyez-le... parlez-lui... et rapportez-moi bien toute la vérité.

ANATOLE.

Aussi peu travestie que lorsqu'elle sortit de son puits.

CAROLINE.

J'y compte... mais il va venir, je vous laisse... je vais donner quelques instans aux soins de ma toilette, car cela n'entrave en rien les apprêts de notre soirée, et je compte toujours sur vous, comme sur mon chevalier!

SCENE IV.

ANATOLE, *seul.*

Comment! Lucien! Lucien amoureux de sa femme!... ah! la chose est plaisante et sans pareille encore!... Mais s'il l'aimait vraiment... que dire à Caroline .. Disons-lui toujours qu'il ne l'aime pas; voyant qu'il se joue encore d'elle, son indignation ne pourra qu'augmenter, et pour se venger, elle m'épousera... Quant à son amour pour moi, il ne peut tarder,

si toutefois, elle ne m'aime déjà et ne déguise ainsi sa pensée que pour me causer une agréable surprise.

AIR de l'*Homme aux souris.*

De ce qu'une femme a promis,
Parfois le contrair' se dénote,
Mais lorsque nous serons unis,
Moi, je prétends porter culotte.
Car trop souvent de leur union,
Les époux changent la figure,
Et si la femme est un démon,
L'époux en porte la coiffure ! (*Bis.*)

Et puis d'ailleurs elle ne l'aime pas... que m'importent donc les soupirs d'un ex-mari dédaigné...

SCENE V.

LUCIEN, ANATOLE.

LUCIEN, *au domestique qui l'introduit.*

C'est bien ! j'attendrai que madame de Verneuil veuille bien me recevoir. (*Le domestique sort. — Apercevant Anatole.*) Eh ! mais, je ne me trompe pas? Anatole!

ANATOLE.

Lucien, de retour à Paris, quel motif te ramène en ce lieu?

LUCIEN.

Et qui peut vous amener chez une jolie femme, si ce n'est l'amour !...

ANATOLE.

L'amour qui te ramène chez Caroline, tu t'y prends un peu tard, il faut l'avouer...

LUCIEN.

Trop tard... et pourquoi donc?... Il est vrai que j'eus bien des torts envers elle... mais elle me pardonnera !...

ANATOLE.

Comment... penses-tu donc qu'elle oubliera l'histoire de cette Mathilde pour laquelle tu l'as abandonnée?

LUCIEN.

Et qui m'a quitté elle-même à son tour !

ANATOLE.

Vraiment ?

LUCIEN.

Oh ! mon Dieu ! oui, mon cher ami. Voilà la femme que tu devais épouser. Ainsi c'est le neuvième mariage que tu manques?...

ANATOLE.

Le neuvième.

LUCIEN.

Mais pourquoi cela?

ANATOLE.

Parce que toutes me quittent au moment de marcher à l'autel.

LUCIEN.

Comment diable t'y prends-tu donc!

ANATOLE.

Ah! c'est à n'y rien comprendre... qu'ai-je de plus ou de moins qu'un autre? Voyons, est-ce que tu trouves en moi quelque chose qui ne soit pas naturel?

LUCIEN.

Mais du tout, mais je te trouve fort bien!

ANATOLE.

Hein! pardieu! après cela est-il bien sage de s'en étonner, et l'inconstance n'est-elle pas une des bases essentielles du caractère féminin?...

LUCIEN.

Mais encore?

ANATOLE.

Mon Dieu! c'est bien simple; voulant être sûr de la vertu de ma fiancée, au moment de m'unir à elle, je la mets à l'épreuve; oui, je prie un de mes amis, beau garçon, bien fait, riche... comme toi, par exemple, de lui faire la cour... si le cœur de ma femme reste sourd à sa voix, j'épouse les yeux fermés... mais si au contraire sa vertu glisse, c'est que probablement elle eût glissé plus tard... et profitant alors de l'avertissement, je m'épargne ainsi le malheur commun.

LUCIEN.

Ah! et huit avaient glissé déjà?

ANATOLE.

Ah! mon Dieu! oui, toutes les huit!

LUCIEN.

Et voulant voir si Mathilde glisserait comme les autres, voilà pourquoi tu m'as dit : fais la cour à ma femme!

ANATOLE.

Voilà pourquoi je t'ai dit : Fais la cour à ma famme.

LUCIEN.

Et elle a glissé?

ANATOLE.

Et elle a glissé!

LUCIEN.

A ta place, je l'eusse épousée sans la mettre à l'épreuve.

ANATOLE.

Du tout! je voulais être bien sûr avant de sa vertu, car il faut s'attendre à tout des femmes, et fou cent fois, celui qui fait reposer sa vie et son honneur sur le caprice d'une coquette dont il est amoureux, et qui de l'amour, jamais ne connut que le nom... Oui, sans doute, il en est qui méritent qu'un homme leur consacre sa vie; mais leur nombre

n'est pas... hélas! le nombre qui domine; et des autres, crois-moi, crois-moi, soyons moins amoureux!... Je n'en dis pas de mal, elles sont fort jolies, elles aiment beaucoup, mais n'aiment pas longtemps!... Vous autres, vous aimez une femme à l'idolâtrie... elle est là près de vous, s'abandonnant à vos caresses... vous jurant dans ses bras un amour éternel!... Tout à coup, elle devient froide avec vous... vous la croyez distraite par le vol passager d'un oiseau... la vue de quelque fleur, mais cela continue!... Vous la croyez souffrante et vous vous inquiétez... Lorsqu'un de vos amis entre dans votre chambre un matin, et vous dit, Mon cher, me croiras-tu?... il faut bien te l'avouer : elle te fait.......

LUCIEN.

Connu!...

ANATOLE.

Non! si jamais je me marie, je ne veux pas que l'on approche ma femme de plus de vingt-cinq pas à la ronde!... Je ne veux pas qu'un goujat comme il faut, vienne insolemment baiser cette main, qui est à moi... je ne veux pas qu'il vienne dire en passant auprès d'elle : Elle est jolie!... et fasse baisser par ce sot compliment ses beaux yeux qui pour moi sont le jour!... Non, je serai jaloux de tout, jaloux même de l'air qui vient froler sa lèvre, et lui donner la vie!...

AIR de *Madame Favart.*

Je ne conduis pas ma future
Comme un Anglais dans un marché,
Et ne venge pas mon injure
En la vendant à bon marché!...
Laissons ce soin, cette manie
Au peuple amateur d'animaux,
Qui n'a de généalogie
Que dans le choix de ses chevaux! (*Bis.*)

LUCIEN.

Oui, mais tu le vois, les femmes sont toutes les mêmes!

ANATOLE.

Excepté Caroline, cependant... Comment as-tu pu méconnaître un tel trésor? tu étais donc fou?

LUCIEN.

Oui, fou, tu as raison, de n'avoir pas su plus tôt apprécier tout mon bonheur; mais que veux-tu, j'avais une telle horreur pour le mariage, que le serment des époux une fois prononcé, je frémis de m'enchaîner plus encore... Puis enfin, le désir de t'être agréable me décida tout à fait.

ANATOLE, *à part.*

Le faquin! (*Haut.*) Et tu partis...

LUCIEN.

Pour l'Italie, où peu de temps après, j'appris hélas! la mort de mon père.

ANATOLE.

Il te laissait du moins sa fortune pour te consoler?

LUCIEN.

Sa fortune!... ah bien oui... mon père furieux m'avait déshérité en faveur d'un neveu!... Déshériter son fils pour un neveu... comme c'est de mauvais goût!... Une fois sans argent, je me vis bientôt abandonné de tous... mes maîtresses me quittèrent après m'avoir trompé... mes amis ne revinrent plus... mes créanciers...

ANATOLE.

Comment?

LUCIEN.

Oui, ils m'envoyèrent leurs huissiers!... Résolu de sortir de cette position, j'obtins alors du ministre de quitter l'Italie pour revenir en France... Le souvenir de ma femme m'était entièrement sorti de l'esprit, lorsque le hasard me la fit rencontrer un jour... oui, je revis Caroline, mais plus séduisante et plus belle que jamais, et j'en devins éperdument amoureux... alors, te l'avouerai-je, je n'eus plus qu'un désir, qu'une pensée... la voir... me faire aimer d'elle si elle m'avait oublié, et lui consacrer cette vie que devant Dieu, je lui avais déjà donnée!...

ANATOLE, *à part.*

Allons, bon! il l'aime!.. que faire?... (*Haut.*) Ah! et crois-tu avoir remarqué qu'elle t'aimât toujours?

LUCIEN.

Avant tout le dépit de la femme délaissée et méconnue dut se faire remarquer... mais je crus voir cependant que ma vue ne lui était pas toujours désagréable.

ANATOLE.

Comment?

LUCIEN.

Oui, si je ne m'abuse, je crois que Caroline m'aime toujours... Au surplus, je le saurai aujourd'hui, car je lui ai écrit, afin de lui demander pour ce soir un moment d'entretien où j'espère avoir une explication.

ANATOLE.

Es-tu fou?

LUCIEN.

Comment... Caroline m'aurait-elle oublié?

ANATOLE.

Mais sans doute... Ah çà, pensais-tu donc que ses jours allaient s'écouler dans les larmes... que le regret de t'avoir perdu troublerait éternellement son sommeil... Toi qui l'as abandonnée!... c'était folie chez toi, mon cher!... Les femmes se consolent vite de la perte des hommes qui semblent les dédaigner... lorsque d'autres surtout sont là pour leur dire qu'elles sont jolies.

LUCIEN.

Il est vrai... oui, je fus bien coupable, mais je la verrai, je lui parlerai!...

ANATOLE.

Inutile, elle ne te recevra pas.

LUCIEN.

Comment?

ANATOLE.

Et pourquoi voudrais-tu qu'il en fût autrement!... D'abord, elle ne t'aime pas.

LUCIEN.

·Mais qu'en sais-tu?

ANATOLE.

Elle me l'a dit.

LUCIEN.

Et la raison?

ANATOLE.

La raison!... c'est qu'elle en aime un autre.

LUCIEN, *stupéfait*.

Un autre!... Et c'est?...

ANATOLE.

C'est moi!

LUCIEN.

Toi!

ANATOLE.

Sans doute!

LUCIEN, *éclatant de rire*.

Impossible!... Elle ne peut pas...

ANATOLE.

Et pourquoi donc ne pourrait-elle pas?... Caroline n'est-elle pas libre?

LUCIEN.

Mais non, elle ne l'est pas... (*A part.*) Et puis, en tous cas, ce n'est pas lui qu'elle peut aimer... Allons donc, elle se moque de lui... dans quel but... (*Haut.*) Oh! je la verrai malgré elle!

ANATOLE.

Mais, tu t'abuses, mon ami... et je suis tellement sûr de la résolution de Caroline, que, sans jalousie, je crois, je te verrai lui parler de ton amour, et chercher à me supplanter.

LUCIEN.

Dis-tu vrai?

ANATOLE.

Sur l'honneur... je fais même plus encore. Tous deux nous aspirons au cœur de Caroline... Eh bien! qu'elle prononce entre nous... mais une fois son choix fait, que celui qu'elle aura dédaigné ne cherche plus à lui parler d'amour... qu'il se retire.. Le vaincu, sans mot dire, cédera la place au vainqueur!

LUCIEN.

Je le jure!

SCENE VI.

ANATOLE, LUCIEN, CAROLINE. — *Caroline en toilette de bal est entrée avant la fin de la scène, et a entendu les derniers mots de leur conversation.*

CAROLINE.

Courage, Messieurs... Je vous trouve plaisants de vous disputer ma main... Qui vous dit que je veuille me donner à l'un de vous?... votre procédé, il faut l'avouer, ne m'encourage guère à me faire votre esclave, et votre caractère despotique se fait par trop deviner... Le mari est maître de sa femme, il est vrai, mais vous, qui ne m'êtes rien...

LUCIEN.

Rien?...

CAROLINE, *sévèrement.*

Sans doute!... vous, dis-je, qui ne m'êtes rien, vous disposez de plus encore... vous disposez de mon cœur.. Que feriez-vous plus tard?

ANATOLE.

Ah! vous avez mal interprété, cousine, le sens de nos paroles...

CAROLINE.

Ne parliez-vous pas de moi?

ANATOLE.

Il est vrai!

CAROLINE.

De mon mariage.

ANATOLE.

Sans doute, mais nul n'osait prétendre...

LUCIEN.

Cependant, jeune et belle encore, ne vous faut-il pas un mari... un défenseur?

CAROLINE.

Mon Dieu! je ne le sais que trop, car beaucoup me croient veuve et la veuve, hélas! n'est que trop en butte aux armes méchantes de la calomnie... Elle est pourtant libre et maîtresse, n'a de compte à rendre à personne de sa conduite, et cependant chacun vient jeter des yeux avides dans sa vie privée... qu'elle soit sage ou non, on ne le croit pas... Aux yeux du monde une jolie femme n'est vertueuse qu'autant qu'un Mentor sévère garde les yeux sur elle. Eh bien! oui, pour me soustraire aux préjugés de ce monde, je veux un époux... un défenseur... un guide... mais je ne veux pas que celui que je puis aimer devine mon amour, il sera plus heureux lorsqu'il le connaîtra.

ANATOLE, *à part.*

Voilà pourquoi elle me dit qu'elle ne m'aime pas.

CAROLINE, *à Anatole.*

Vous lui avez parlé!

ANATOLE.

Oui.

CAROLINE.

Et... m'aime-t-il encore ?

ANATOLE.

Il ne vous a jamais aimée !

CAROLINE, *à part.*

Il me le dira lui-même. (*A Anatole.*) Mon cousin, laissez-nous un instant, je vous prie...

ANATOLE, *à part.*

Elle veut elle-même lui donner son congé. (*Haut.*) Dans un instant, cousine !... je reviens vous chercher pour vous conduire à ce bal.

Air : *Valse de Giselle.*

Je sors de ce pas,
Mais n'oubliez pas,
Que dans votre main,
Repos' mon destin.

CAROLINE.

Vous n'avez rien, cousin, je pense,
A redouter de sa présence.

ANATOLE.

On punira son inconstance,
Malgré moi j'en ai l'espérance.

ENSEMBLE.

ANATOLE.

Je sors de ce pas, etc.
(*Il sort par le fond.*)

CAROLINE et LUCIEN.

Il sort de ce pas,
Mais n'oublions pas,
Que dans notre main
Repos' son destin.

SCENE VII.

CAROLINE, LUCIEN.

LUCIEN.

Veuillez, je vous prie, Caroline, m'expliquer...

CAROLINE.

Quoi donc ?

LUCIEN.

Cette promesse faite à Anatole...

CAROLINE.

Ah ! monsieur de Symphor vous a dit ?...

LUCIEN.

Tout !

CAROLINE, *à part.*

Le sot !

LUCIEN.

Comment ! vous voulez vous remarier encore une fois ?

CAROLINE.

Eh bien ! quand cela serait ?

LUCIEN.

Quand cela serait ?... Mais êtes-vous veuve ?

CAROLINE.

Croyez-vous ?

LUCIEN.

Où avez-vous divorcé ?

CAROLINE.

Non... mais si telle est mon intention.

LUCIEN.

Votre intention, votre intention... mais ce n'est pas la mienne.

CAROLINE.

Qu'est-ce que cela me fait ?

LUCIEN.

Comment ?

CAROLINE.

Et quel tribunal, croyez-vous, refusera de m'entendre, lorsqu'au nom de votre conduite scandaleuse, je lui demanderai de rompre tous les liens qui m'attachent à vous.

LUCIEN.

Quoi ? vous pensez ?...

CAROLINE.

Mais j'en suis sûre, et dix mois après je puis épouser qui bon me semble...

LUCIEN.

Vrai ?

CAROLINE.

Oh ! vous pouvez vous en rapporter à moi, j'ai étudié mon code tout exprès.

LUCIEN.

Et vous ferez cela ?...

CAROLINE.

Oui !...

LUCIEN.

Ainsi, votre intention est bien de plaider ?...

CAROLINE.

Sans doute...

LUCIEN.

Ah !... Eh bien ! soit ! nous plaiderons !

CAROLINE, *allant s'asseoir devant sa toilette.*

Nous plaiderons!

LUCIEN, *va pour sortir, puis revient lentementa uprès de Caroline.*

Caroline, est-ce bien vous qui me parlez ainsi... Vous, dont chaque geste, chaque regard m'avait donné les plus douces espérances... Vous venez maintenant me parler de séparation... Oh! mais cela n'est qu'un jeu de votre part, n'est-ce pas? et vous reviendrez à moi.

CAROLINE.

Allons donc! vous êtes étrangement abusé, Monsieur, si vous avez pu supposer qu'après m'avoir méconnue, m'avoir abandonnée pour une autre femme, je pouvais oublier...

LUCIEN.

Eh bien! Caroline, puisque c'est vous-même qui rappelez ici ce pénible souvenir, écoutez-moi donc... Uni à vous sans amour... vous connaissant à peine... j'ai cru que, parce que je ne vous aimais pas, je ne pouvais pas vous aimer... alors, une femme s'est trouvée là, et, sans être arrêtée par la pensée qu'elle allait troubler le bonheur d'une de ses compagnes, une heure de coquetterie lui a suffi pour faire croire à un pauvre fou qu'il en était amoureux... mais il ne l'aimait pas... Non, ce fut son mauvais génie qui le prit, et le poussa sur ce sentier qu'un gouffre terminait... Quelque temps il marcha sans savoir où il allait, car il n'entendait plus, car il ne voyait plus... il avait pris la nuit pour la lumière, la volupté pour l'amour, le mal pour le bien... Mais lorsqu'il revit celle qu'il avait outragée... celle dont il ose encore à peine prononcer le nom... frémissant à sa vue, il ne put que tomber à ses pieds, car cette femme était son juge.. Mais, clémente comme Dieu, elle lui tendit une main qu'il couvrit de baisers... et, dans ses yeux, laissa lire au pauvre pécheur converti qu'elle avait pardonné, car elle ne le repoussa pas, lorsqu'il osa lui dire : Oh! pardon!... je t'aime! je t'aime!...

CAROLINE, *troublée.*

Lucien!... (*Se remettant.*) Eh bien! soit. Je veux bien vous croire!... mais, vous dites m'aimer? la chose est étrange, il faut en convenir... Eh! qu'ai-je donc plus maintenant qu'autrefois?... Lorsqu'il y a un an, je dus être votre femme, et que vous m'entendiez dire que je vous aimais!... car je vous aimais alors... vous restâtes insensible à cet amour... quel bandeau aviez-vous donc sur les yeux, ou quelle vengeance exercez-vous sur moi pour vous jouer ainsi d'une femme que vous n'aimez pas?...

LUCIEN.

Mais je vous aime, Caroline!

CAROLINE.

Ah! ce sont absolument les mêmes paroles que vous me disiez, il y a un an, lorsque, pour la première fois, vous me fîtes la cour!...

LUCIEN.

Mais alors je ne vous aimais pas, et l'on voulait cependant nous marier.

CAROLINE.

Pourquoi n'avoir pas été franc, et, malgré votre indifférence, m'avoir juré un amour éternel?

LUCIEN.

Mais il le fallait bien... Devant vous épouser, pouvais-je vous dire que je ne vous aimais pas!... Non! je dus vous tromper et vous faire la cour.. Que dire à une jolie femme autre chose que : Je vous aime!..On peut n'en penser un mot, et lui parler d'amour comme on parlerait avec une autre de la pluie et du beau temps.

CAROLINE.

Ah! vous vous êtes ainsi joué de moi.

LUCIEN.

Ma franchise ne mérite-t-elle pas mon pardon?

CAROLINE.

Mais alors que je vous pardonnerais le passé, qui me dit que vous n'avez pas quelque intérêt à me mentir encore... Les femmes sont capricieuses, dites-vous, elles ont raison. Vous autres hommes, vous n'êtes galants auprès d'elles qu'autant que vous craignez qu'elles ne vous échappent... Esclave de votre maîtresse, vous devenez le tyran de votre femme.

LUCIEN.

Qui vous dit que je ne vous trompe pas encore?... Qui pourrait me contraindre maintenant?... Mais, écoutez-moi... N'entendez-vous pas cet accent qui vous dit que je ne vous trompe pas... que c'est bien mon cœur qui vous parle... Mais vous voyez bien, Caroline... vous voyez bien que je vous aime!... (*Il tombe à ses genoux.*)

CAROLINE.

A mes genoux, Monsieur!...

LUCIEN.

Oui, comme un suppliant!

CAROLINE.

Comme un coupable qui demande grâce... Cette position est, en effet, celle que vous devriez garder devant moi... mais plus bas, Monsieur, plus bas encore...

AIR de la *Pupille*. (Labarre.)

LUCIEN.

Un seul mot de grâce,
Un seul mot qui fasse
Qu'enfin j'ai' ma grâce,
Que j'ai' mon pardon.
Au pécheur qui prie
Accordez, amie,

Accordez la vie,
Faites-lui ce don!...

CAROLINE.

A mes genoux... quoi, monsieur, maintenant
C'est vous que j' vois, que je vois, suppliant,
Je ne sais plus si je dois pardonner.
A mes pieds...

LUCIEN.

A vos pieds je viens me prosterner.

CAROLINE.

Il vient se prosterner !

REPRISE.

LUCIEN, *qui n'avait qu'un genou en terre, se prosterne tout à fait.*

CAROLINE, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! je ne puis comprendre comment un homme peut se supposer intéressant *devant une femme, dans une telle position*... Ah! ah! ah! si vous pouviez vous voir, mon cher Lucien, comme vous êtes ainsi ridicule... Je voudrais, sur ma vie, que quelqu'un entrât dans ce moment... Ah! ah!

SCENE VIII.

LES MÊMES, ROSETTE. (*Rosette apporte des lettres sur un plateau; et tient à la main un bouquet qu'elle pose sur la table.*)

ROSETTE.

Ces lettres pour Madame, et ce bouquet que l'on m'a recommandé de lui remettre.

CAROLINE.

C'est bien! (*Sur un signe, Rosette sort.*)

ANATOLE, *entr'ouvrant une portière.*

D'ici, je pourrai tout entendre; de sa bouche, malgré elle, apprenons qu'elle m'aime.

LUCIEN, *prenant le bouquet.*

Quelles sont donc ces fleurs?

CAROLINE, *négligemment en ouvrant quelques lettres.*

Je ne sais... quelque galant, sans doute, qui m'offre ses hommages.

LUCIEN, *l'examinant.*

Une lettre.

CAROLINE.

La déclaration, sans doute.

LUCIEN.

Oh! l'insolent! je saurai le faire repentir... (*Il va pour décacheter la lettre, Caroline la lui retire des mains.*)

CAROLINE.

Eh bien! que parlez-vous de le faire repentir, et de quoi vous mêlez-vous?

LUCIEN.

Comment?

CAROLINE.

Depuis quand, s'il vous plait, vous arrogez-vous le droit d'ouvrir les lettres que je puis recevoir?

LUCIEN.

Mais...

CAROLINE.

Mais qu'y a-t-il en cela qui puisse vous étonner? (*Après avoir lu la lettre.*) Une déclaration... Puis-je empêcher qu'on me fasse la cour, on me trouve jolie!... Vous, qui n'en pensez pas un mot, avez-vous le droit de vous courroucer?

ANATOLE.

D'autres lui font la cour!... (*Rassuré.*) Ma victoire n'en sera que plus complète...

LUCIEN.

Ah! vous êtes cruelle.

CAROLINE.

Vous vous y prenez un peu tard pour devenir jaloux. Ce rôle est celui d'un mari amoureux de sa femme. Mais encore une fois, Lucien, ce soin ne vous regarde pas.

ANATOLE.

Il doit être convaincu maintenant de son dédain pour lui.

LUCIEN.

Ah! si vous m'aviez cependant vraiment aimé, Caroline, vous ne resteriez pas ainsi froide devant mon sincère repentir, car un premier amour laisse des traces que rien ne peut effacer!...

CAROLINE.

Et qu'en savez-vous... vous, qui n'avez jamais aimé.

LUCIEN.

Vous ne voulez donc pas croire à mon amour?

CAROLINE.

Non! et je soutiens que vous me trompez encore en me parlant ainsi d'un sentiment que vous ne connaissez pas!... D'ailleurs, tout est désormais inutile, et l'on a dû vous dire que ma main était promise.

ANATOLE.

Ah! nous y voilà!...

LUCIEN.

Oui, promise à monsieur de Symphor!... monsieur de Symphor que vous aimez peut-être.

CAROLINE, *souriant.*

Et pourquoi pas?

LUCIEN.

Parce que c'est impossible!... parce que vous ne pouvez pas...

ANATOLE.

Elle ne peut pas!... elle ne peut pas... Et pourquoi donc ne pourrait-elle pas, faquin?

LUCIEN.

D'ailleurs, pour l'épouser, il faut que vous soyez libre... Et je vous le répète, à moins que, sans m'en douter, je ne sois mort... ou que le divorce ait eu lieu... je ne vois pas trop comment!...

CAROLINE.

Mais lors même que je consentirais... quel prétexte donner à ce retour subit d'un mari que l'on a vu à peine.... J'ai laissé croire à mon veuvage plutôt que d'avouer...

LUCIEN.

Ce bruit ne peut-il être faux?

CAROLINE.

En effet, il peut l'être.

ANATOLE.

Que dit-elle?... Mais elle s'embrouille... elle s'embrouille!...

LUCIEN.

Eh bien! on a cru à ce veuvage, on croira de même au retour de votre époux... de ton époux, Caroline, qui ne vivra plus que pour toi... D'ailleurs, nous partirons, nous quitterons Paris, ce monde au milieu duquel nous ne pouvons être heureux, afin de ne vivre l'un que pour l'autre... Alors, ne devines-tu pas quelle sera notre félicité, lorsque, éloignés de tous, nous n'aurons plus que Dieu seul pour témoin de notre bonheur!...

CAROLINE, *hésitant.*

Eh bien!... un jour... peut-être...

ANATOLE.

Elle hésite... Ah! si je pouvais lui souffler sa réponse.

LUCIEN.

Non!... Réponds-moi de suite!

CAROLINE.

Eh bien! oui, je vous aime!... que voulez-vous encore?

ANATOLE.

Ah! je m'y attendais!... le faquin!... je ne l'avais cependant pas chargé, cette fois, de faire une épreuve! (*Il disparaît.*)

CAROLINE.

Maintenant que vous connaissez ma faiblesse... vous en abuserez encore... Un homme ne devrait jamais être sûr d'être aimé.

SCENE IX.

LES MÊMES, ROSETTE.

ROSETTE.

Monsieur de Symphor fait demander à Madame si elle est prête à partir?

CAROLINE, *après avoir regardé tour à tour Lucien et la pendule, retire le bouquet attaché à son corsage, et le pose sur la toilette.*

Dites à mon cousin qu'il reçoive mes regrets... mais je suis un peu souffrante; je ne sortirai pas!

LUCIEN.

Mais du tout! mais qu'il entre ce cher cousin... qu'il entre!

SCENE X.

LES MÊMES, ANATOLE.

ANATOLE, *avec affectation.*

Cousine, votre voiture est prête et l'heure est arrivée... Voulez-vous accepter mon bras?...

LUCIEN.

Non! elle s'appuie sur celui de son époux...

ANATOLE.

Comment?

CAROLINE.

Mon cousin!

LUCIEN, *bas à Anatole.*

Que veux-tu, elle m'aime.

ANATOLE.

Fat!...

LUCIEN.

Tu te fâches? oublies-tu donc nos conventions? le vaincu, sans mot dire, cédera la place au vainqueur?

ANATOLE.

C'est vrai... (*A Caroline.*) Ainsi, vous vous êtes jouée de moi.

CAROLINE.

Oh! ne croyez pas cela... mais je vous dirai, je vous expliquerai pourquoi?

ANATOLE.

C'est inutile!...

LUCIEN.

Pourquoi cela?

ANATOLE.

Bientôt j'espère me marier.

LUCIEN.

Ah! bravo! (*Bas, en riant.*) Et de douze... Tu sais... si tu as encore besoin de moi pour une épreuve, je suis toujours là!

ANATOLE.

Non... Non, merci! Cette fois, j'épouse de confiance et les yeux fermés... (*A part.*) Encore!... quel faquin! (*Haut.*) Voulez-vous permettre à votre... cousin... de vous offrir le bras?

CAROLINE.

A ce titre, j'accepte.